

MIGRATIONS

L'orthographe serbe est rigoureusement phonétique: à chaque caractère correspond un son unique et invariable. On s'assurera une prononciation correcte en ayant à l'esprit les particularités suivantes:

ć = *tch* mou (match)

c = *ts* (tsar)

č = *tch* dur (Mandchourie)

e = *é* (pré)

g = *g* (gare)

h = *kh* (halva)

j = *ill* (feuille)

s = *ss* (lisse)

š = *ch* (chou)

u = *ou* (roue)

ž = *j* (je)

Miloš Tsernianski

MIGRATIONS

Traduit du serbe par Velimir Popović

Postface de Milivoj Srebro

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original
Seobe (1929, 1962)

© The Miloš Crnjanski Foundation
© 1986 Éditions L'Âge d'Homme, 2024 Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française
© Milivoj Srebro pour la postface

ISBN: 978-2-88250-884-3

LIVRE PREMIER

I

Un infini cercle bleu. En lui, un astre

Depuis la veille, les brumes enveloppant les saules semblent s'évaporer; les nuages tourbillonnent et descendent toujours plus bas. La profondeur où coule le fleuve est opaque et impénétrable; la terre est noire, invisible, gorgée d'eau.

Derrière la nuit bruissent les marais. La clarté de la lune s'en échappe, surgit au-dessus des ténèbres, passe et disparaît dans la nuit humide qui entre et sort, entre et sort sans cesse, contournant la couche de l'homme, humectant sa large poitrine et son ventre chaud et ballonné, sanglé de peaux de bélier dont la toison s'imprègne de sueur. Des gouttes filtrent à travers le jonc, et malgré l'obscurité profonde il devine qu'une grenouille s'approche de lui, par bonds.

L'aboïement des chiens et le chant des coqs, intermittents depuis minuit, sont lointains. Mais le battement sourd des sabots des chevaux, tel un grondement souterrain, est là, persistant, tout près, enfoui sous le sommeil. Les réveils de l'homme sont fréquents, il en est comme bercé dans cette obscurité qui se glisse sous ses épaules et ses flancs hérissés de froid. De la nuit qui l'entoure, il ne distingue pas celle qu'il porte en lui et, les yeux grands ouverts dans le noir, il ne discerne rien. Il a certainement entendu les bonds de la grenouille près de sa tête; mais le sommeil le reprend et tout sombre de nouveau dans l'odeur forte des peaux de bélier sur lesquelles repose le haut de son corps, près de la tête de sa femme.

La douleur d'un coup de sabot au genou, reçu quelques jours plus tôt alors qu'il commençait à rassembler les éléments de son régiment, le tire de son sommeil, mais la fatigue accumulée se charge vite de la calmer. Ainsi, se réveillant sans cesse, il gémit, mais se rendort aussitôt en grinçant des dents.

Et pourtant, que ne voit-il pas dans ces courts instants de demi-sommeil ! Le fleuve, au pied de la berge abrupte, et son murmure qui emplît la nuit entière ; le clair de lune répandu sur les eaux stagnantes, inondant ravins et fondrières ; les joncs de la fenêtre et du toit d'où tombent en cadence des gouttelettes par milliers ; les cimes broussailleuses des saules, à perte de vue.

Lorsque de nouveau l'homme est balancé dans son rêve, il s'envole, embrasé par on ne sait quelle flamme, dans un tourbillon de couleurs vives, vers des espaces lointains, des hauteurs insaisissables et des abîmes insondables, jusqu'à ce que la pluie, filtrant à travers les joncs, le réveille. Sa conscience trouble perçoit alors l'aboïement des chiens mêlé au chant des coqs, puis il ouvre grand les yeux dans l'obscurité sans rien y voir, sauf quelque part, en haut, très haut à ce qu'il lui semble, un infini cercle bleu. Et, en lui, un astre.

Soudain cette étrange vision prit fin. Le bercement s'arrêta et l'homme n'entendit plus aucun bruissement. Il sentit alors qu'il était réveillé, couché dans l'obscurité les yeux bien ouverts, étonné, grelottant de froid. Il ne rêvait plus. À présent, il entendait les chiens et les coqs, ainsi que le bruit qu'il faisait en s'étirant dans le silence de la maison. Il sentait sur sa poitrine le souffle de sa femme, endormie sur son bras. L'homme remarqua entre les planches un mince filet de lumière qui lui fit prendre conscience de son réveil. Il était temps de partir.

La lueur venait du feu allumé la veille par les hommes installés là pour la nuit, les uns seuls, les autres avec femme et enfants, sous l'auvent d'un enclos, du côté du pacage où se trouvaient les étables. Et comme si c'était un cri de guerre inaudible que l'homme éveillé perçut en premier, il lui sembla que ces hommes couraient vers lui, l'un après l'autre, avec leur terrifiant pas de charge, leur toque de fourrure, leur long fusil

pointé en avant et leur *kandjar*¹ entre les dents, comme à l'exercice. Il voyait tous les visages, reconnaissait chaque homme, se rappelait où chacun avait passé la nuit.

Tout le reste dehors, sous la pluie, repassait ainsi devant ses yeux grands ouverts dans l'obscurité: le versant de la colline et le Danube en bas, les barges pour embarquer les hommes et, à perte de vue, les friches livides et les broussailles rousses.

Soudain, le puits à bascule grinça et des coups retentirent à la porte.

L'homme sursauta et avec lui tout ce qui vivait jusque-là silencieux, caché dans l'ombre; on entendit le roulement des sabots et les chiens lancer leurs aboiements rauques, tout près.

Une volée de corneilles avait dû passer par là, car leur criaillement emplissait la nuit et commençait à se perdre dans le ciel.

À peine l'homme, transpirant et nu, car il dormait toujours nu, essayait-il de se dégager des draps et des peaux qui l'entortillaient que sa femme se réveilla. Folle de frayeur, elle chercha l'âtre à tâtons, souffla sur la cendre et découvrit la braise. Elle alluma la mèche de la lampe à huile qui l'éclaira tout entière et projeta l'ombre immense de son mari sur la paroi. À sa vue, elle poussa un cri perçant et reprit ses lamentations en se laissant tomber sur lui, couvrant de baisers sa poitrine, ses épaules, son cou et ses oreilles.

Cela faisait bientôt deux semaines qu'elle ne cessait de gémir, depuis l'arrivée du message du marquis Ascanio Guadagni, commandant de la ville d'Osijek, ordonnant l'équipement de trois cents soldats d'élite pour partir en guerre contre la France. Les yeux bouffis de pleurs, rongée par la terreur, enceinte de trois mois, elle refusait de se séparer de lui. Beauté renommée, elle avait encore embelli durant la première année de son mariage. L'étrange rayonnement qui émanait de tout son être abreuvait d'un éclat lisse sa peau, ses os, son souffle et son rire, pendant qu'elle portait son enfant. Lourde et plantureuse, follement gaie durant la grossesse, elle maigrit et enlaidit après l'accouchement, pour devenir silencieuse et dure avec ses domestiques. Deux semaines plus tôt, elle avait suivi son mari en pleurant

1. Poignard oriental à lame courbe. (*Toutes les notes sont de l'éditeur.*)

jusqu'aux rives du Danube pour passer avec lui la nuit précédant son départ. Laisant ses deux fillettes au village, elle s'était installée dans une chaumière, près de l'enclos, au bord de l'eau. Couchée pendant des heures sur la poitrine de son homme, elle déversait des torrents de baisers sur ses flancs, sa gorge, ses yeux, sa bouche et ses oreilles, tout en lui chuchotant des paroles insensées et inintelligibles.

Les jambes arquées, lourd, ayant passé ces derniers jours à équiper ses hommes sans descendre de cheval, il repoussait en jurant ces étreintes et ces baisers. Sa femme l'ennuyait.

Épuisé le jour par des querelles sur la sélection des soldats qui se présentaient sans armes et éméchés, il devait encore passer la soirée avec les scribes qui dressaient les listes du régiment Slavonie-Danube. Et, la nuit, l'enfer l'attendait chez lui. Les étreintes, les assauts délirants, les doigts longs, infatigables de sa femme. Sa beauté surnaturelle, auprès de l'âtre grésillant, son regard et ses sanglots. La poitrine et le ventre énormes, abattu, inquiet pour ses enfants, il se signait devant la folie de sa femme qui l'ahurissait et, par moments, le faisait rire aux éclats.

Quand il la vit à la lueur de la lampe, encore lourde de sommeil, il comprit combien serait pénible le matin du départ. Les baisers passionnés et fous qui s'abattaient sur son visage et sa gorge étaient mouillés de pleurs. S'étant dressée pour mieux l'étreindre – car il se défendait sans aménité –, foulant coussins, peaux et tapis éparpillés, elle sentit soudain son pied nu se poser sur une grenouille et poussa un cri d'épouvante. Exaspéré par toute cette fureur de femme, il la repoussa et eut même envie de la jeter à terre. Titubant, comme s'il portait une barrique vide, il renversa au passage la coupe d'eau bénite et le basilic séché qu'elle avait préparés la veille pour l'asperger au réveil, atteignit la porte et d'un coup sec l'ouvrit.

Une pluie fine tombait dans l'aube naissante; il vit d'un coup les chiens s'élaner vers lui, les chevaux et les domestiques sous les mûriers et, de l'autre côté du pacage, près de l'enclos, toute cette foule qui, la veille, s'était installée là. Les feux dessinaient encore de grandes ombres et des spectres sur fond de nuit, mais au premier coup de fusil tout ce monde sursauta et se mit en mouvement. Les uns, mêlant le chant au

beuglement, se précipitèrent vers le puits et les auges pour se débarbouiller; les autres, portant des enfants emmaillotés dans des linges, descendirent la pente en direction des barges. Oh, avec quelle ardeur les femmes se frappaient la poitrine, hurlaient leurs plaintes, agitaient chiffons et fichus, lançaient en l'air leurs savates! Derrière l'enclos, au-delà de la berge escarpée, l'homme observait, cette fois réellement, les saules et les jonchées à perte de vue dans cette aube immense, trouble et pluvieuse, mais il n'y vit point l'infini cercle bleu. Ni en lui l'astre, comme dans son rêve.

Passant en courant à côté des chevaux et des femmes éplorées que l'on ne laissait pas descendre jusqu'aux barges, les hommes convergeaient vers les points de rassemblement, s'interpellant et criant. Les retardataires, en larmes, se séparaient de leurs proches en se signant. Un homme s'avança vers lui avec un enfant qu'il portait dans sa toque de fourrure, cherchant le feu de la maison pour abriter le petit, déjà marbré. Ameutés au bord de la colline, au milieu des femmes et des vieillards, pataugeant dans la boue et éclaboussant tout, les chiens accompagnaient de leurs jappements ceux qui descendaient vers le Danube.

Pieds nus sur le sol froid et humide, enveloppé dans un drap et coiffé de son grand tricorne noir aux ganses et floches argentées tel qu'il se l'était fourré sur la tête au saut du lit, l'homme effara ses domestiques avec cet accoutrement. Ils accoururent pour lui baiser la main et lui amener son cheval qui se cabrait.

Alors, après avoir éternué bruyamment plusieurs fois, ébranlant les entours, il retourna dans l'obscurité et la chaleur où sa femme, toujours en larmes, l'attendait près du feu. Le temps pressant, elle entreprit de l'habiller, embrassant son uniforme, son ceinturon, ses boudiers à boucles et autres argentures. Quand il se lava, elle lui essuya le visage avec ses propres cheveux et lui embrassa les joues. Apitoyé, il lui caressa le dos en grognant, ce qui ne fit que redoubler ses pleurs.

Quand l'homme réapparut tout habillé à la porte et que les domestiques approchèrent son cheval, il se produisit sur le pacage des mouvements, des bousculades pour lui baiser

la main, des lamentations et des vociférations de femmes, un vacarme tel qu'il poussa un hurlement furieux.

Pendant qu'un serviteur, d'un côté, le hissait sur son cheval qui virevoltait, effrayé par cette foule bigarrée, deux autres serraient la sangle pour qu'il n'arrache pas les étriers de ses bras velus en grim pant, le souffle court. Le cheval ploya comme sous une barrique.

L'homme le poussa sur la descente, vers le Danube, écla boussant les arbres, l'herbe et les chiens. Échappant aux lamen tations et au vacarme, il passa au trot sous la voûte mouillée des frondaisons naissantes. La pluie cessait, la terre s'enfonçait sous les sabots quand il amorça la descente.

Dans la vapeur à perte de vue des nuages, des jonchères et des marais, il faisait déjà jour. Rien ne se passait de ce côté-là, comme si c'était un autre monde. Au-dessus de sa tête, les cor neilles criail laient; à ses pieds, la lune moirait l'eau de larges zones d'ombre. Amarrées aux vieux saules et aux poteaux fichés dans la vase, les barges, proches des feux, paraissaient, à cette distance, toutes noires. Quand il levait la tête, l'homme voyait le silence du ciel gris et, au-delà, les corneilles qu'il n'entendait plus. Il pouvait maintenant observer très loin le Danube, et ses rives, dont l'une, jaune et haute, rejoignait le ciel, tandis que l'autre, inondée et envahie d'herbes, s'enfonçait profondément.

De buissons en marécages, de marécages en vase épaisse, son cheval parfois enfoncé jusqu'à la croupe, l'homme déboucha près des feux d'où l'on tirait des agneaux rôtis. Pour se proté ger de l'humidité dans les embarcations, les hommes s'étaient fait une couche de paille et de joncs séchés; ils se couchaient puis se relevaient pour nettoyer leurs armes ou pour attraper sur la pointe de leurs couteaux les morceaux de viande qu'on leur lançait. Ils chantaient à tue-tête.

Lorsque, tout crotté, il parvint aux feux, entre les saules, deux officiers et un pope se présentèrent à lui, ce dernier étant venu là de la riche ville de Zemun, avec le propre frère de l'homme au tricorne, pour assister au départ de son fils et donner sa bénédiction à tous. Comme il tenait à ce que le contingent partît au plus vite, l'homme pressa son cheval

jusqu'aux amarres et donna l'ordre aux bateliers de sonner le départ.

Une brève confusion s'ensuivit sur les barges, les hommes se levèrent tous à la fois pour jeter un dernier regard à leurs proches. Les mariniers larguaient les amarres et, dans l'eau jusqu'à la ceinture, décollaient en criant les gros canots de la rive, pendant que les miséreux transis de froid, embauchés pour halier les embarcations à contre-courant pendant deux jours et une nuit, tiraient déjà les cordages et s'engageaient dans la vase. Parmi eux, deux Tsiganes presque nus, quelques tiges de chanvre sur la poitrine en guise de hardes, rongeaient à la hâte des pieds d'agneau roussis dont personne ne voulait.

Les vieillards, transis et trempés, se tenaient immobiles au sommet de la colline boueuse, tandis que les femmes couraient avec les chiens et les enfants sur la berge haute, hurlant et pleurant, jusqu'à ce que les barges disparaissent dans les roseaux d'où ne parvenaient plus que les échos d'un chant enrôlé qui s'évanouissait lentement. Les lamentations, cependant, résonnèrent encore longtemps sur la colline.

Les barges parties, l'homme dirigea son cheval le long de la rive, puis amorça la montée, si bien que la bête, toute fumante, s'ébroua furieusement. Il retournait préparer son départ.

La foule s'était rassemblée autour des enclos et des étables pour y assister, mais surtout pour voir la calèche, les chevaux et les domestiques de son frère Arandjel Isakovič, négociant connu pour sa fortune dans tout le bassin du Danube et de la Tisa¹.

Comme convenu, le frère avait passé la nuit au village avec les enfants avant de le rejoindre pour être présent au moment des adieux à la femme dont ils craignaient tous deux le naturel violent. À peine l'homme avait-il accompagné ses soldats et remonté la pente raide que la grande calèche chamarrée débouchait d'en face, aussitôt entourée de domestiques.

Maintenant, il faisait tout à fait clair. La pluie avait cessé.

L'homme heurta de la tête le toit de chaume en entrant dans la maison où il trouva sa femme propre, vêtue de soie, dans tout l'éclat de sa beauté. Fatigué par la monte, la hâte à

1. Nom serbe de la rivière Tisza.

ses troussees, il la regarda d'un œil neuf et, s'approchant d'elle, il se mit à l'embrasser à travers sa moustache hirsute. Pressé, il répétait pêle-mêle, haletant sous ses baisers, tout ce qu'il lui avait dit la veille au soir et redit toute la nuit : conseils pour le déménagement chez son frère à Zemun, pour les bains de leur fille cadette atteinte d'une maladie de peau, assurance que la traversée de la Styrie serait sans danger et que la guerre serait brève, avec tout au plus une ou deux batailles, promesse enfin de sa fidélité et de son retour. Elle, cependant, comme folle, toute tremblante, tirait ses nattes argentées et arrachait les fleurs de soie, les boutons et les dentelles de sa robe, ressassant dans ses sanglots les mêmes paroles et les mêmes adjurations. Essayant toujours d'échapper à ses bras, la traînant involontairement par les cheveux avec les ganses de son tricorne, emmêlées également dans sa robe, il ne cessait de lui redire, en l'embrassant sur la bouche, cette fois pour les adieux, les mots doux auxquels elle s'était habituée durant la première année de leur mariage. Dans sa peur qui ressemblait à la folie, elle se pendait à son cou, l'aspergeant d'eau bénite pour Dieu sait combien de fois déjà et l'implorant de ne pas se marier là-bas, comme tant d'autres, de ne pas chercher à se distinguer, de la faire venir plus tard auprès de lui, enfin de ne pas se faire tuer. L'embrassant de sa bouche trempée de larmes qui ne pouvait plus se fermer, mais restait béante et pendante tant elle tremblait, elle le fixait avec des yeux révoltés dont on ne voyait plus que le blanc. Affaissée, à moitié évanouie, elle répétait fébrilement : « Je vais mourir, je vais mourir ! »

Entre-temps, le frère, homme sec au teint de cire, était sorti de la voiture vêtu d'un cafetan en loup, un chapelet d'ambre à la main dont les grains avaient la grosseur du raisin mûr. Il ordonna au cocher de tourner la voiture, dispersa poliment la foule, gratifiant presque tous ceux qui l'approchaient pour lui baiser la main. Encore quelques ordres aux domestiques et *kyr*¹ Arandjel agitait déjà gaiement ses bras en direction de l'aînée des filles qu'il avait amenée dire adieu à son père et qu'un serviteur hésitait toujours à poser à terre.

1. Titre honorifique byzantin, correspondant à « monsieur ».

Les frères avaient imaginé un stratagème, car l'aîné ne tenait pas à voir ce dont sa femme était capable à l'heure des adieux. C'était donc Arandjel qui devait se présenter en voiture avec la fillette devant la maisonnette proche de l'enclos qui avait été la dernière halte des hommes avant leur embarquement, où elle aussi était venue pour cette dernière nuit et où les bergers s'abritaient pendant l'hiver. Le cocher avait reçu l'ordre d'user du fouet dès qu'il verrait l'aîné sortir de la maisonnette et sauter dans la calèche.

Tout se déroula en un clin d'œil, comme prévu. Tandis que la femme, plus morte que vive, arrangeait sa robe pour se montrer à la foule avec son mari, celui-ci, se signant en secret, fonça vers la porte dès qu'il entendit le claquement du fouet et se trouva nez à nez avec son frère. Ils se firent l'accolade en vitesse, et l'aîné sauta en voiture en accrochant au passage le chapelet de son frère qui s'égrena dans la boue.

Alertée par l'équipage qui allait à fond de train et par les cris de la foule, la femme, ne se doutant de rien jusque-là, se précipita à la porte pour voir la voiture se perdre dans les buissons et les mûriers, atteignant déjà l'autre bout du pacage. Comme ivre, elle s'affaissa dans les bras de son beau-frère et perdit connaissance.

Dans la grande voiture bariolée toute brinquebalante, l'homme, qui tenait l'enfant en pleurs dans ses bras, se retourna et vit sa femme tomber. La tête penchée sur sa fillette, il se taisait dans ce formidable éclaboussement de boue et le cahotement de la voiture qui passait sur les branches, les souches et les mottes de terre, jusqu'à ce que le cocher, après un bosquet d'acacia, les pieds calés sur le bec des ornements en fer, eût réussi à maîtriser les trois chevaux frémissants et apeurés.

Tout en parlant fort aux domestiques et en pressant l'enfant contre lui, il palpait les armes, les bottes, les casaques, les harnais flambant neufs sertis d'argent qui se trouvaient au fond de la voiture, ainsi que les ducats, le couteau et la montre ronde comme un œuf qu'il portait à la ceinture. Il n'avait rien oublié.

Puis, caressant la petite, il ordonna de modérer l'allure et, paré de toutes ses fanfreluches, il se mit à sautiller devant elle

en imitant les cris d'un ours. La fillette tendait ses bras pour lui faire des caresses, l'attrapait par les floches argentées de son tricorne en riant à travers ses larmes.

Le ciel commençait à s'éclaircir au-dessus des jonchères et des saules, les premières alouettes se firent entendre. L'horizon était plein de volées de corneilles et plus lumineux du fait des immenses étendues inondées. Roulant tantôt le long de la rive, tantôt sur la colline, disparaissant dans les herbes, la voiture avait rapidement rejoint les trois barges qui, grandes et noires, avançaient lentement en bas.

Les bras douillets de l'enfant autour du cou, l'homme avait l'air de dormir. Il percevait le trot, le grincement des roues, la voix de sa fille dans laquelle descendaient le chant de l'alouette et le criaillement des corneilles, comme à travers un rêve l'unissant aux nuages qui se dissipaient de plus en plus, car derrière eux il y avait quelque part, infiniment lointain mais immense, le soleil.

La fillette, qui n'obtenait pas de réponse à ses questions, les répétait, lassée, des centaines de fois, tirant son père par les oreilles, la moustache et les parures. Malingre, n'ayant pas assez dormi, elle finit par se calmer. Il commença alors à chantonner et à la bercer, et elle se coucha et s'endormit sur la poitrine paternelle.

Une chaude journée de printemps se préparait après la pluie. Sur les marais et les saules de l'autre rive, un brouillard laiteux et compact se levait qui allait bientôt remplir, comme une grosse fumée, tout l'espace au-dessus du Danube. Traversant cet espace où régnait un silence infini, le chant des soldats embarqués montait, à peine audible, jusqu'à l'homme, comme s'il venait de sous la terre.

Cependant, au-dessus des collines et des forêts qui surgissaient violacées à sa gauche, il devinait déjà la lumière d'un matin ensoleillé et pur. Alors il fit arrêter la voiture devant une haute peupleraie. Il embrassa maintes fois la fillette endormie et la laissa dans la voiture. Les domestiques le hissèrent en selle. Il entra à cheval dans les taillis environnants et attendit tranquillement que ses affaires fussent chargées sur des chevaux, puis s'écarta pour laisser les domestiques faire tourner

la voiture. Après avoir pris congé d'eux, il resta longtemps à regarder la voiture s'éloigner au milieu des hautes herbes d'où s'envolaient des poules d'eau.

Ôtant son couvre-chef, il le tendit à ses ordonnances et poussa le cheval en tête de la colonne, en se laissant balloter comme une barrique.

Toutes ses affaires étaient réglées. Dès qu'il se retrouva à cheval, après avoir embrassé sa fille, il sentit toute la fatigue des dernières nuits sans sommeil lui tomber sur les épaules. L'odeur mouillée des broussailles, la chaleur moite et suffoquante des nuages bas percés par le soleil, le brouillard l'assommaient. Comme si le chagrin était resté derrière lui, il n'y avait plus, face à lui, que cette étendue sans fin, languissante, couverte d'herbe épaisse. L'homme se sentait en paix. Parti de bonne heure, il espérait gagner Petrovaradin¹ avant la nuit, où les autres éléments du régiment devaient le rejoindre. Celui-ci était formé d'hommes venus de divers villages de Sirmie et de Slavonie pour marcher sous son commandement jusqu'à Pécs, où ils devaient passer en conseil de révision avant d'être dirigés sur les campements de Charles de Lorraine, dont les avant-postes avaient atteint le Rhin, à la hauteur de Stockstadt, sous le commandement du lieutenant-général baron Johann Leopold von Bärenklau.

Comme son père, dont il évoquait volontiers le souvenir à chacun de ses grands discours, lui aussi s'en allait en guerre avec un calme et une mélancolie qui se changeaient en mutisme, plus tenace encore à mesure qu'il vieillissait. Il en avait assez de ces migrations et de cette angoisse qui ne le quittait plus, ni lui ni les hommes qu'il menait. Avec ses parents il avait déménagé plus d'une fois d'une ville à l'autre tout au long du Danube et de la Tisa, où il avait fait du commerce avec son frère avant de prendre femme et de revenir au métier des armes. Très apprécié dans l'armée, il se voyait confier des missions importantes auprès du peuple et il était muté bien souvent pour pacifier tout ce monde qui migrerait à tout bout de champ.

1. Ville et foteresse serbe sur le Danube ; en 1526, les Ottomans s'emparèrent de la cité et lui donnèrent le nom de Varadin.

L'homme savait qu'aussitôt déclarés aptes, les soldats seraient envoyés sur le champ de bataille et qu'il serait à leur tête. Serein et confiant, il voyait déjà la longue marche, les événements qui allaient suivre, le comportement des hommes. Seul l'inquiétait l'éventuel retard au point de rassemblement, à l'entrée de Varadin, de la partie du régiment qui venait de Šid, sous les ordres du capitaine Pisčević.

Somnolent, alourdi, il chevauchait tête basse à travers l'herbe épaisse. Plus il faisait chaud et plus le ciel s'éclaircissait, plus il se sentait mal. Le cheval le berçait, engourdisait ses sens. Ce qu'il venait de quitter lui paraissait maintenant n'avoir jamais existé : les pleurs de sa femme, les regards de son frère, la chaleur de son enfant se mélangeaient au brouillard. Ses hommes traînant loin derrière lui, il éprouva un sentiment de solitude absolue.

Continuant sa route, réfléchissant à la nomination des commandants et à l'affectation des soldats, il s'endormit presque. « Voilà, se disait-il dans son demi-sommeil, il suffit de quitter un lieu pour que tout ce qu'on y laisse soit comme s'il n'avait jamais été. » Il fixa alors les collines lointaines derrière lesquelles se profilait le soleil. Quand ses argentures brillèrent de nouveau, il se sentit léger, ayant l'impression de ne pas avoir de corps. Pénétré par la chaleur du soleil, il se sentait chaud, et non lourd, comme s'il ne montait pas à cheval, comme s'il n'existait pas, dans cette brise invisible qui l'accueillait, en face.

Il pressa alors le cheval au trot, à travers le vide.

C'est ainsi qu'au printemps de l'an 1744, Vuk Isaković partit en guerre.

II

Ils partirent, et derrière eux il ne restait rien. Rien

Le régiment entra dans Pécs débraillé, crotté, trempé, et les hommes étaient si excités que les enfants fondirent en larmes tandis que les femmes, sorties des maisons en courant pour voir les soldats, se dispersèrent aussitôt, avec des cris perçants, dans le voisinage. Affamés et recrus, chantant à tue-tête, ils marchaient d'un pas si pressé que, encadrés par les officiers tout chamarrés d'or et d'argent, ils rappelaient les meutes de chiens que les veneurs mènent, attachés, à la chasse.

Ils donnaient des coups de crosse dans les palissades, battaient les chiens, arrachaient les arbres devant les maisons pour les lancer plus loin, dans d'autres cours. Par leurs beuglements et leurs railleries, ils mirent en fuite tout un troupeau de bovins qui débouchait au coin d'une rue.

Les soldats engorgeaient les ruelles de la ville basse, s'éparpillaient et s'attardaient malgré les rappels à l'ordre insistants des maîtres de camp, sortis à cheval pour les accueillir et s'occuper de leurs quartiers. La fanfare, rassemblée sous le grand drapeau porté depuis Varadin, que suivaient les officiers sur des chevaux écumants et effarouchés, ne pouvait même pas dominer, avec ses instruments, ces chanteurs qui s'époumonaient d'une voix monocorde en un *eï... eï* interminable ; le chant, telle une plainte, gagna toute cette foule de soldats et même les traînards qui marchaient dans la boue jusqu'aux genoux et se battaient autour des premiers puits qu'ils découvraient, quitte

à courir ensuite dans les rues désertes, guidés par le tohu-bohu du régiment avançant lentement dans la ville.

Le commissaire les avait repérés dès les premiers vignobles, en dessous des jardins de l'évêché, et avait décidé de faire bivouaquer le régiment à l'extérieur de la ville, à côté du cimetière.

Il fit en sorte d'attirer les hommes par un grand feu, sur lequel on rôissait des béliers, tandis que résonnaient sans arrêt clairons et tambours.

À la tombée de la nuit, Isakovič avait réussi tant bien que mal à les faire sortir de la ville et à les rassembler dans un champ bordé de palissades, derrière lesquelles on devinait, enturbannés de pierre, les monuments funéraires turcs, semblables à de vieilles souches envahies d'herbes. Le champ fut alors cerné par des canonniers allemands que l'on vit encore longtemps dans la nuit, debout près de leurs pièces, les boutefeux allumés à la main.

Finalement, pourtant, tout se passa bien dès que les soldats s'arrêtèrent et posèrent à terre armes et havresacs.

Le chant se tut, relayé aussitôt par le vacarme du rassemblement.

Ils ne se calmèrent que lorsque les officiers descendirent de cheval pour se mêler à eux.

À la répartition des tentes, à côté des feux, on pouvait déjà distinguer les différentes unités du régiment, et quand vint le tour du foin et du vin, les soldats s'annoncèrent à haute voix aux sergents.

Ils divisèrent rapidement le bivouac, comme un village, par des sentiers en sautoir jalonnés par les feux qu'ils venaient d'allumer où fumaient des herbes jaunes et humides. Ils creusèrent ensuite des trous en guise de gîte comme ils en avaient l'habitude chez eux, puis, au son incessant des tambours, ils entreprirent de dresser les tentes.

La plupart étaient jeunes et n'avaient jamais fait la guerre, mais il y en avait aussi qui, ces dernières années, avaient guerroyé un peu partout, et même des vétérans qui avaient versé leur sang aux sièges de Belgrade et de Grocka et massacré, près

de trente ans auparavant, les Turcs à Varadin et à Temeswar¹ sous le drapeau du prince Eugène de Savoie.

La nuit descendit sur le bivouac, sur les sentiers escarpés de Pécs et sur le cimetière abandonné, aussi vite que, chez eux, ces crépuscules gris et brumeux qui tombent comme la pluie sur les marécages. Ici, le soir de printemps enchantait les hommes avec ses teintes douces et bleutées. Par-dessus le brouillard du soir apparaissaient les pentes bleuies des collines avec leurs forêts si clairsemées que l'on voyait encore la rougeur du couchant. Par-dessus ces forêts, omniprésentes, les étoiles se mirent à scintiller et les grillons entamèrent leurs crissements. Ces premières collines après leur plaine les étonnèrent et les inquiétèrent à la fois.

Après s'être, dans un premier temps, presque tous couchés sous les tentes, dans les trous ou sur la paille, ils étaient maintenant de plus en plus nombreux à relever la tête.

La nuit planait sur le campement.

Ils éteignirent les feux mais le silence, celui qui appelle le sommeil, était absent. Le son des cloches de la ville, déconcertant et étranger pour eux, ruissela encore longtemps sur le bivouac. Des dernières rues encore miroitantes sous la colline parvenaient, mêlés, musique, bruissements assourdis et aboiements des chiens. Le petit nombre de sentinelles autour du camp et des canons encouragea les soldats qui commencèrent à s'interpeller. Par ailleurs, ce qui les frappa le plus, ce furent les parfums des fruits qui descendaient de la colline, de tant de fruits qu'ils n'en avaient jamais vu autant en un seul lieu.

Plus le campement devenait silencieux, moins les hommes désiraient dormir.

Bien qu'éreintés et meurtris dans leur corps par six jours de marche avec armes et effets, seuls s'endormaient ceux qui étaient habitués à tout cela et qui ne s'étonnaient de rien ; pas même de ces nuits sous des ciels sereins ou sombres, ni de ces vergers que l'on sent, comme ça, dans le noir, tout proches, ni de ces jappements, partout pareils, ni de ces feux qui vous

1. Nom allemand de Timișoara. Hongroise à l'origine (Temesvár), la ville ne fut annexée à la Roumanie qu'en 1918.